



SERVICE DE PRESSE
ET VEILLE

**DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE LORS DE LA
REMISE DES INSIGNES DE COMMANDEUR DE L'ORDRE
NATIONAL DU MÉRITE À M. ROBERT HÉBRAS**

Oradour-sur-Glane, le 25 janvier 2022

Emmanuel MACRON

Heureux de vous retrouver.

Monsieur le ministre,

Madame et Messieurs les députés,

Madame et Messieurs les sénateurs,

Madame la préfète,

Madame la vice-présidente du Conseil régional,

Madame la vice-présidente du Conseil départemental,

Monsieur le maire,

Monsieur le président de l'Association des maires de Haute-Vienne,

Monsieur le président de l'Association nationale de familles de martyrs,

Mesdames et Messieurs les présidents,

Mesdames et Messieurs,

Cher Robert,

Je suis très heureux d'être parmi vous et ce ne sont pas que des mots, et, très ému de vous retrouver aujourd'hui parce que cela vient poursuivre plusieurs visites, plusieurs échanges, et puis, pour beaucoup d'entre vous, un engagement qui vient de loin.

Jankélévitch, dans *L'Imprescriptible*, disait que les déportés, les massacrés, n'ont plus que nous pour penser à eux. Et que, si nous cessions d'y penser, ils seraient à nouveau anéantis. Nous avons une responsabilité qui nous incombe : les faire vivre dans notre mémoire, dans nos récits, et garder ce fil.

Cette responsabilité, cher Robert, vous n'avez jamais cessé de l'assumer. Et ce devoir moral, vous l'avez accompli sans relâche, avec quelques camarades ici. Vous, le dernier survivant du massacre d'Oradour-sur-Glane, vous avez passé votre existence à attiser le souvenir de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants qui furent les victimes de la barbarie nazie, ce 10 juin 1944.

Vous êtes né, il y a près d'un siècle, en 1925, ici-même à Oradour-sur-Glane. Entouré de votre père électricien qui travaillait pour la compagnie de tramways et de votre mère qui s'occupait du foyer et de ses quatre enfants, vous grandissez dans ce village de 1500 âmes niché au cœur de la Haute-Vienne, à quelques encablures de Limoges, dans cette vallée serpentée de cours d'eau avec cette lumière que nous avons la chance d'avoir aujourd'hui, que Corot et quelques autres aimaient tant. Tel est le décor pittoresque de vos jours d'enfance, jours heureux, de pique-nique en famille, de parties de pêche, avec les copains.

De ce village natal, vous vous souvenez de chaque odeur et vous les décrivez encore aujourd'hui, de la craie de l'instituteur, de la brillantine du coiffeur, du pain frais de la boulangerie.

Vous en connaissiez toutes les maisons aussi, celles devant lesquelles vous passiez chaque matin en vous rendant à l'école communale ; celles qu'adolescent, vous regardiez depuis le tramway qui vous conduisait à Limoges où vous travailliez comme garagiste ; la maison de vos voisins, celle de vos amis, Maurice et Martial ; celle du charron et du teinturier ; celle du coiffeur qui avait l'habitude de prendre sa soupe sur les marches de son commerce aux beaux jours.

Autant de visages familiers, autant de lieux connus et aimés qui furent réduits en poussière le samedi 10 juin 1944. En quelques heures seulement, tout le village fut détruit et tant de vies fauchées. Une si claire journée de printemps qui devint l'une des plus sombres pages de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale : le massacre d'Oradour-sur-Glane. Vous n'étiez alors cher Robert qu'un jeune homme de 19 ans, insouciant, qui découvrit l'horreur.

Ce matin-là, vous voyez pour la première fois des soldats entrer dans votre bourgade. Ils parlent allemand, portent l'uniforme noir de la SS et ordonne à tous les habitants de se rassembler sur la place principale. Jusque-là, comme d'autres, vous n'êtes pas si inquiet, car personne au village n'a alors entendu parler des 99 hommes pendus aux balcons de Tulle la veille par cette même unité de la SS Waffen de la division Das Reich. Aussi, vous vous exécutez, quittant votre maison en simple gilet de corps avec votre mère et deux de vos sœurs. À 14 heures, le champ de foire est cerné. Les hommes, séparés des femmes et des enfants, sont emmenés dans des granges devant lesquelles les SS installent les mitrailleuses. Tout à coup, vous entendez une grande détonation dans le village : ce sont les hommes que l'on fusille. Le carnage a commencé.

Les femmes et les enfants, de leur côté, sont enfermés dans l'église que les soldats allemands mettent à feu, transformant ce lieu saint en enfer. Un massacre des innocents, des nouveau-nés jusqu'aux grands-mères, des adolescentes et des jeunes mères, brûlées vives.

Ce 10 juin 1944, quatre jours seulement après le débarquement en Normandie, 643 personnes perdent la vie. Votre mère Marie et vos deux sœurs, Georgette et Denise. Le coiffeur, le charron, le boulanger et l'instituteur, tout le village. Tout le village, sauf 6 personnes qui réchappent du feu et des flammes.

Vers 15h30, on vous fit quitter le champ de foire avec votre groupe, et juste avant de prendre le chemin du cimetière, un soldat vous parqua tous dans la grange Laudy. Alors que vous êtes tous entassés les uns sur les autres, les SS déchargent leurs fusils, tirant dans le tas, à l'aveugle. Et, il vous monte alors au nez une odeur de sang et de suie, de poussière et de poudre. Votre camarade, camarade de football, meurt à vos côtés, la tête sur votre cuisse, dans le vacarme des cris et des tirs. Pour effacer les traces de leurs crimes, vos assassins vous couvrent de fagots et de foin, et y mettent le feu. Bientôt, les flammes vous atteignent, vous sentez votre bras gauche s'embraser, vos cheveux roussir, et vous ne devez votre salut qu'au rempart que forment les autres corps tombés au-dessus de vous, qui vous cachent alors aux yeux des SS. Lorsque le feu vous gagne, vous parvenez à vous dégager, et vous ruez vers une petite porte au fond de la grange, où vous retrouvez quatre de vos camarades, dont Matthieu, maçon de formation qui fait un trou dans le mur, dans lequel vous vous glissez pour sortir de ce brasier. Vous prenez vos jambes à votre cou, fuyant à perdre haleine jusqu'au hameau voisin de la Martinerie, où vous trouvez enfin refuge.

Tout ce que je viens de décrire, ces mots, ce sont ce que tant de fois, vous avez vous-même raconté beaucoup mieux que je ne le fais là. À toutes celles et ceux qui, pour les uns, ne croyaient pas, pour les autres, voulaient venir se recueillir ici-même, vous qui l'avez tant et tant de fois revécu, pour que rien ne soit oublié. Ce que je viens de dire, de ce moment de votre existence, de cette commune, ce sont vos mots, vos souvenirs, notre histoire. Mais, il y a des tragédies que les mots ne peuvent pas traduire ou qu'ils risquent de trahir. Et ces mots que vous avez ces dernières années tant et tant de fois répétés – pour transmettre la mémoire – d'abord, vous n'avez pas voulu les dire.

Comme beaucoup d'autres qui avaient vécu l'enfer. Pendant près de dix ans, vous gardez le silence sur cette journée en enfer, portant sur vos épaules le poids de l'absence ; la culpabilité écrasante des survivants. Mais vous qui aviez vu que l'homme était capable du pire, vous avez continué à le croire, à le vouloir aussi, à le savoir enfin, également capable du meilleur.

Et vous l'avez-vous-même prouvé, car dès juin 44, quelques semaines après la tragédie, vous décidez de rejoindre le maquis comme on retrouve une famille, résistant à l'opresseur les armes à la main et la rage au ventre. Auprès du groupe de Fromental, sur la commune de Cieux, vous réparez quelques véhicules au service de votre contingent de rebelles et vous vous terrez, le fusil mitrailleur toujours à portée de bras, la mort à portée de faux, comme ce jour d'août 1944 où vous êtes pris en embuscade par l'ennemi, près du petit village des Rivaux où vous perdez neuf hommes. Vous ne cessez, oui, de vous engager, de vous battre, de résister. Alors malgré

cela, malgré le pire et l'héroïsme, une fois la guerre terminée à la Libération, c'est d'abord une aspiration profonde à retrouver une vie normale et ne pas dire. Vous reprenez votre travail de garagiste à Limoges. Vous vous mariez avec Christiane, votre grand amour, et je sais combien aujourd'hui, elle est à vos côtés. Vous élevez votre fils, Richard. La vie et la tendresse reprennent alors leurs droits sur la mort et sur la haine jusqu'en 1953.

En 1953, vous brisez des années de silence pour témoigner lors du procès de Bordeaux, où sont jugés les criminels d'Oradour. Et à partir de ce jour-là, c'est décidé, vous ne vous taisez plus, vous témoignez de nouveau en 1983 lors du procès d'Heinz Barth, l'ancien sous-lieutenant qui a pris une part active dans le massacre. Contre ceux qui ont tenté d'effacer leurs crimes par le feu, vous alliez graver la vérité dans les marbres de la justice.

Deux ans plus tard, vous êtes invité par le chancelier allemand Willy Brandt à la Conférence internationale sur la paix, témoignant désormais moins devant la justice que devant l'Histoire, et œuvrez à la réconciliation franco-allemande, prodiguant les paroles de paix et les rêves d'avenir sur les blessures du passé, de part et d'autre du Rhin.

Vous avez trouvé les mots pour dire ce crime de guerre, en transmettre le souvenir, sauver les victimes de l'oubli. C'est le sens même que vous avez donné à votre existence. Votre plus grande crainte, c'est que la mémoire ne se délite, doucement. Pas la vôtre, non. Aucune chance. Elle est marquée au fer rouge de l'horreur. Mais, la nôtre, la mémoire collective, la mémoire nationale. Car vous le savez, ceux qui ne peuvent se rappeler, ceux qui nous font courir le risque de l'oubli, nous engagent sur un seul chemin. Celui qui nous ferait prendre le risque de répéter cette histoire. Si l'histoire récente a pu vous donner raison, je veux ici vous dire que le combat que vous avez mené, que je vous ai vu mener personnellement sans relâche, sans aucune fatigue, pour transmettre celui que tant d'associations et de combattants de la mémoire, ici présents dans cette salle, ont mené à vos côtés depuis tant d'années, c'est celui que nous allons poursuivre.

Et vous l'avez déjà gagné, ce combat. 30 000 scolaires viennent ici en visite chaque année. Inlassablement, vous continuez de témoigner auprès d'eux « avant que votre voix ne s'éteigne », pour reprendre le titre de vos mémoires. Et cette responsabilité qui vous incombe, pour reprendre les mots de Jankélévitch, vous êtes d'autant plus conscients que depuis 2016, c'est vous, le dernier des six survivants du massacre encore en vie. Vous êtes l'ultime témoin de cette tragédie qui faillit n'en laisser aucun.

Pour cette jeunesse de France sensible à ce drame universel d'une génération fauchée, à commencer par vos trois petits-enfants, Delphine, Thibault et Agathe, vous êtes un symbole de liberté, de dignité et de fraternité. À vos côtés, ils l'ont appris : pour penser l'avenir, il ne faut rien oublier du passé. À vos côtés, les associations qui se battent et tous les volontaires ici présents, les bénévoles, les historiens savent combien vos mots, votre courage ont été déterminants.

Monsieur le maire, vous savez combien pour votre commune, votre mission si je puis dire, cher Robert, fut si importante. Vous qui avez l'ambition, Monsieur le maire, de bâtir l'avenir, de continuer d'avancer fièrement en n'oubliant rien de cette page du passé. Et en 2017, j'ai eu moi-

même l'immense honneur et bonheur d'assister à l'un de vos témoignages et de revivre avec une émotion immense ce qu'avec des mots simples et des gestes – comme si c'était encore hier – vous parveniez à faire revivre.

Alors si après tant de décennies, la pluie et le soleil ont effacé les traces noires de l'incendie, si la poussière s'est mêlée aux cendres, si l'herbe du Limousin a repoussé dans ce sanctuaire, si l'impact des balles se confond avec l'érosion de la pierre, je veux simplement vous dire aujourd'hui qu'il n'en ira pas de même avec le souvenir. Notre mémoire nationale ne s'éteindra pas, car sans cesse nous raviverons la flamme. Nous y puiserons des forces et du sens et nous continuerons d'honorer nos martyrs.

Cher Robert,

Sur les décombres de l'insoutenable horreur, vous avez trouvé l'énergie et le courage d'édifier les fondations d'un monde meilleur, de vous battre pour nos libertés, de défendre la République française et le rêve européen. Vous l'avez dit et vous l'avez écrit, pas simplement pour votre fils, vos trois petits-enfants, vos deux arrières petits-enfants, pas simplement pour votre commune, pour tous les martyrs et pour la nation.

Alors nous avons cette dette imprescriptible à votre égard et pour toutes ces raisons, ce combat sans relâche, pour ce travail de paix franco-allemande auquel vous avez contribué, ce travail de mémoire inlassable qui nous a permis de bâtir notre histoire, je suis très heureux aujourd'hui et très fier de vous remettre les insignes de Commandeur de l'Ordre national du mérite.